

des provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay, une autre vice-royauté, dont le siège est à Buénos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas sans doute à régler le sort de ces singulières missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satires de ses détracteurs rendirent également célèbres.

xiv.
Principes
sur lesquels
les jésuites
fondèrent
leurs mis-
sions du Pa-
raguay.

On dévastait l'Amérique depuis un siècle, lorsque les jésuites y portèrent cette infatigable activité qui les avait fait si singulièrement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvaient pas rappeler du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avait malheureusement plongées; ils ne pouvaient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisait tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les sauvages que leur vie errante avait jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan était de les tirer de leurs forêts et de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphère. Un succès plus ou moins grand couronna ces vues dans la Californie chez les Moxos, parmi les Chiquitos sur l'Amazone, et dans quelques autres contrées. Cependant aucune de ces institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay, parce qu'on lui donna pour base les maximes que suivaient les incas dans le gou-

vernement de leur empire et dans leurs conquêtes.

Les descendans de Manco-Capac se rendaient sur leurs frontières avec des armées qui savaient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, et qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avaient des boucliers et des armes défensives que leurs ennemis n'avaient pas. Ils proposaient à la nation qu'ils voulaient ajouter à leur domaine d'adopter leur religion, leurs lois et leurs mœurs. Ces invitations étaient ordinairement rejetées. De nouveaux députés, plus pressans que les premiers, étaient envoyés. Quelquefois on les massacrait, et on fondait inopinément sur ceux qu'ils représentaient. Les troupes provoquées avaient assez généralement la supériorité; mais elles s'arrêtaient au moment de la victoire, et traitaient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils allaient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guère qu'une armée péruvienne attaqua la première; et il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettait pas encore les hostilités.

Les jésuites, qui n'avaient point d'armée, se bornèrent à la persuasion. Ils s'enfonçaient dans les forêts pour chercher des sauvages, et ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenaient rien, et

pour goûter les douceurs de la société, qu'ils ne connaissaient pas.

Les incas avaient encore un avantage sur les jésuites, c'est la nature de leur culte, qui parlait aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes et nos mystères inconcevables. Aussi les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages avant de penser à les convertir. Ils n'essayèrent d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils rassemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avait promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avaient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public et pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards et les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion et les vertus; tout ce qu'on admirait dans la législation des incas se retrouva au Paraguay, ou y fut même perfectionné.

Les incas et les jésuites avaient également établi un ordre qui prévenait les crimes et dispen-

sait des punitions. Rien n'était si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étaient belles et pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les lois avaient été sévères dans cet empire; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignait pas les châtimens; on n'y craignait que sa conscience.

A l'exemple des incas, les jésuites avaient établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne: c'était la confession. Dans le Paraguay, elle conduisait le coupable aux pieds du magistrat. C'est là que, loin de pallier ses crimes, le repentir le lui faisait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il venait la demander à genoux. Plus elle était sévère et publique, plus elle rendait le calme à la conscience. Ainsi le châtiment, qui partout ailleurs effraie les coupables, faisait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avaient point de lois civiles, parce qu'ils ne connaissaient point de propriété; ils n'avaient point de lois criminelles, parce que chacun s'accusait et se punissait volontairement; toutes leurs lois étaient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il était possible qu'il se maintînt dans sa pureté, serait la théocratie; mais il faudrait que la religion n'inspirât que les devoirs de la société, n'appelât crime que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité, ne substituât pas dans ces

préceptes des prières aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés. Il n'en était pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires espagnols y avaient beaucoup trop porté leurs idées, leurs usages monastiques. Cependant peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts et de commodités dans les républiques des jésuites qu'il n'y en avait dans Cuzco même, et il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnaie y était même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposaient leurs ouvrages dans les magasins publics. On leur donnait tout ce qui leur était nécessaire; le laboureur avait travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veillaient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avait point de distinction entre les états, et c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité, qui est le second des biens; car la liberté est le premier.

Les incas et les jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe et l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étaient aussi bien construits, aussi bien ornés que le permettait l'imperfection des arts et des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui allait au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlaient

aux yeux, la majesté des cérémonies, tout attirait, tout retenait les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondait pour eux avec la piété.

Il semble que les hommes auraient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'était oisif, n'était excédé de travail, où la nourriture était saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logés commodément; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades, avaient des secours inconnus sur le reste de la terre; où tout le monde se mariait par choix, sans intérêt, et où la multitude des enfans était une consolation, sans pouvoir être une charge; où la débauche, inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence et la misère, ne hâtait jamais le terme de la vie humaine; où rien n'irritait les passions factices, et ne contrariait les passions réglées par la raison et par la nature; où l'on jouissait des avantages du commerce sans être exposé à la contagion des vices du luxe; où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion étaient une ressource assurée contre la disette qu'apportaient l'inconstance et l'intempérie des saisons; où la vengeance publique ne fut jamais dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignorait jusqu'au nom d'impôt et

xv.
Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions ?

de procès, deux terribles fléaux qui travaillent partout l'espèce humaine. Un tel pays devait être, ce semble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'était pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana, qui se jette dans le Paraguay, sous le vingtième degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve, vers le trente-quatrième degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivières, qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines qui séparent ces rivières, les jésuites avaient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptait vingt-neuf composées de vingt-deux mille sept cent soixante-une familles, qui avaient quatre-vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-dessus de trente-deux, ni celui de leurs habitants au-dessus de cent vingt-un mille cent soixante-huit.

On soupçonna long-temps les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étaient librement soumis; et la cour de Madrid montra sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes dissipèrent ce soupçon aussi injurieux que mal fondé. Était-il vraisemblable qu'une compagnie dont la gloire fut toujours

l'idole sacrifiât à un intérêt obscur et bas un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevait avec tant de soins et de travaux ?

Ceux qui connaissaient assez le génie de la société pour ne la pas calomnier si grossièrement, répandaient que les Guaranis ne se multipliaient pas, parce qu'on les faisait périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus d'un siècle, se perpétua par une suite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avaient formée. Plus le ministère espagnol fit chercher cette source de richesses, plus il se convainquit que c'était une chimère. Si les jésuites avaient découvert de pareils trésors, ils se seraient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auraient bientôt désolé leur empire et ruiné leur puissance.

L'oppression d'un gouvernement monacal dut, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppression n'est que dans les travaux et dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées et des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des lois imposées sans le consentement des peuples et contre la réclamation des magistrats; dans la violation des privilèges publics et l'établissement des privilèges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une et tout ordonner au

nom de l'autre, s'armer du glaive dans le sanctuaire, et de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Jamais elle n'est dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente et le vœu des cœurs, en qui la persuasion opère et précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, et n'aiment que ce qu'ils font. C'est là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes, parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut sans doute celui des jésuites au Paraguay, puisque des nations entières venaient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, et qu'on ne vit pas une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oserait dire que cinquante missionnaires eussent pu forcer à l'esclavage cent mille Indiens, qui pouvaient ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolterait également les esprits faibles et les esprits audacieux.

Quelques personnes soupçonnèrent que les jésuites avaient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siècles de barbarie attachèrent parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'était plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires ne donnèrent pas seulement à leurs néophytes l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportait des obstacles

insurmontables, et qui aurait suffi pour décrier et faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne saurait douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes et des subsistances ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens, les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout à la fois la fécondité de nos terres et celle de notre espèce. Ces inconvéniens n'existaient point dans le Paraguay. Tous y avaient une subsistance assurée; tous y jouissaient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étaient privés que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un écrivain mercenaire ou aveuglé par sa haine n'a pas craint de publier depuis peu à la face de l'univers que le terrain occupé par les Guaranis ne pouvait nourrir que le nombre d'hommes qui y existait, et que, plutôt que de les rapprocher des

Espagnols, leurs missionnaires avaient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadaient, nous dit-on, à leurs néophytes de laisser périr leurs enfans, qui seraient autant de prédestinés et de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation ? As-tu compris l'insulte que tu faisais à tes maîtres, à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirceurs ? Combien il faudrait que ta nation fût déchue de la noblesse, de la générosité de son caractère, si elle ne partageait ici mon indignation !

Aux chimères qui viennent d'être combattues tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord les Portugais de Saint-Paul détruisirent en 1631 les douze ou treize peuplades formées dans la province de Guayra, limitrophe du Brésil. Ces brigands, qui n'étaient qu'au nombre de deux cent soixante-quinze, ne purent, il est vrai, amener que neuf cents des vingt-deux mille Guaranis qui composaient cet établissement naissant ; mais le glaive et la misère en détruisirent beaucoup. Plusieurs reprirent la vie sauvage. A peine en arriva-t-il douze mille sur les bords du Parana et de l'Uruguay, où l'on avait résolu de les fixer.

La passion qu'avaient les dévastateurs de faire des esclaves ne fut pas étouffée par cette émi-

gration. Ils poursuivirent leur timide proie dans son nouvel asile, et devaient, avec le temps, tout disperser, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agresseurs.

C'était une proposition délicate à faire. L'Espagne avait pour maxime de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les anciens habitans de cet autre hémisphère, dans la crainte qu'ils ne se servissent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les jésuites applaudissaient à cette défiance nécessaire avec des nations dont la soumission était forcée : mais ils la jugeaient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvaient être jamais tentés de les dénouer. Les raisons ou les instances de ces missionnaires triomphèrent des oppositions et des préjugés. En 1639 on accorda des fusils aux Guaranis, et cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvaient courir.

D'autres causes plus obscures de destruction remplacèrent celle-là. L'usage s'établit d'envoyer annuellement à deux, à trois cents lieues de leurs frontières une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connaissait une passion insurmontable. Dans ces longues et pénibles courses, plusieurs périssaient de faim et de fatigue. Quelquefois, durant leur absence, des sauvages errans dévastaient des plantations pri-

vées de la plupart de leurs défenseurs. Ces vices étaient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les missions.

Un malheureux hasard y porta la petite vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reste du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, et continua à entasser victime sur victime sans interruption. Les jésuites ignorèrent-ils les salutaires effets de l'inoculation sur les bords de l'Amazone ? ou se refusèrent-ils par superstition à une pratique dont les avantages sont si bien prouvés ?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta surtout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupaient, principalement sur le Parana, était chaud, humide, sans cesse couvert de brouillards épais et immobiles. Ces vapeurs y versaient dans chaque saison des maladies contagieuses. Les inclinations des habitans aggravaient ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs pères avaient apportée du fond des forêts, ils se nourrissaient de fruits verts, ils mangeaient les viandes presque crues, sans que ni la raison, ni l'autorité, ni l'expérience pussent déraciner ces habitudes invétérées. De cette manière, la masse du sang, altérée par l'air et les alimens, ne pouvait pas former des familles nombreuses, ni des générations de quelque durée.

xvi.
Examen des

Pour assurer la félicité des Guaranis, en quelque

nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs avaient originairement réglé avec la cour de Madrid que ces peuples ne seraient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en seraient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyait que, s'ils y étaient admis comme négocians, ou même comme voyageurs, ils rempliraient de troubles ces lieux paisibles, et y porteraient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus profondément des conquérans avides et destructeurs, qu'elles avaient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avaient un fondement apparent, et peut-être réel.

Les missionnaires faisaient le commerce pour la nation. Ils envoyaient à Buénos-Aires de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature et filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevait en échange des vases et des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquait pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devaient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les

reproches
faits aux jésuites touchant les missions.